

pée; reconstitution d'une marine; diplomatie, colonisations, administrations, personnel immense à jeter dans toutes les carrières, attention du pays portée et soutenue sur le long drame que notre politique jouera dans la Méditerranée, forces productives et industrielles alimentées, excitées par une consommation incalculable dans l'Orient régénéré: tout est là, si vous savez comprendre et si vous osez vouloir. Mais si vous suivez le système immobile qu'on vous conseille, si vous ne savez ni voir, ni prévoir, ni vouloir; si vous manquez l'occasion de la Providence, ne vous en prenez qu'à vous: la France se consumera, s'amoindrira, périra dans les convulsions stériles d'une démocratie qui a su vaincre et qui ne sait rien organiser; les plus magnifiques contrées de l'Europe et de l'Asie resteront à l'inertie et aux déserts, et la postérité n'aura que de la pitié pour une époque, pour un corps politique composé de l'élite d'une grande nation, et qui n'aura voulu voir dans une question qui renfermait le remaniement de 1815, le remaniement de l'Asie et peut-être de l'Europe, qu'un holocauste à la Russie et un hommage à l'alliance ingrate de l'Angleterre.

Je voterai selon les paroles du ministre¹, mais jamais pour le *statu quo*. (*Vive agitation.*)

1. Le maréchal Soult, ministre des affaires étrangères, président du conseil.

XV

SUR LES AFFAIRES D'ORIENT

RÉPLIQUE A M. ODILON BARROT

(DEUXIÈME DISCOURS)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Séance du 1^{er} juillet 1839.

MESSIEURS,

Je m'attendais au soulèvement de diverse nature que susciterait mon opinion dans ce grand débat. C'est le sort de tout homme qui se dévoue à la manifestation de ce qu'il croit une vérité utile à son pays et à l'humanité. J'y étais résigné d'avance, et je ne serais pas digne de monter à cette tribune si je ne savais pas supporter quelque chose pour ma conviction. (*Mouvement.*)

Je ne répondrai que peu de mots à l'honorable préopinant, et je me bornerai à rétablir la question qu'il a faussée entièrement en ce qui me concerne.

Non, je n'ai pas appelé témérairement, imprudemment, immoralement mon pays à un partage inique, violent, criminel d'un empire subsistant encore, et assis, comme tous les empires, sur les bases sacrées du droit public européen. Rien de semblable n'est sorti ici de ma bouche. J'ai dit que l'empire ottoman n'existait plus complet, réel et efficace dans le sens qu'on lui donnait autrefois en politique, c'est-à-dire comme boulevard, comme barrière suf-

fisante à l'ambition et au débordement moscovites, et je le maintiens ; et vos inquiétudes et ce débat même me le prouvent. (*Très-bien !*)

J'ai dit que derrière cette fiction d'empire ottoman il se cachait une autre puissance visible aux regards les moins pénétrants ; j'ai dit que la Russie était masquée, systématiquement masquée derrière ce fantôme d'empire, qu'elle laisse subsister de droit, en le remplaçant de fait à Constantinople ; j'ai dit que derrière cette ombre d'empire ottoman se déguisaient mal des desseins profonds d'envahissement qui attendaient patiemment, mais persévéramment, l'heure opportune pour se montrer à découvert ; et que cette heure serait celle (ainsi que le disait tout à l'heure, avec son grand sens, l'honorable M. Dupin) où l'Europe, préoccupée par une question, par une collision, par une lutte, ou de principe ou de territoire, détournerait un seul instant ses regards du drame qui se préparait sur le Bosphore. Voilà ce que j'ai dit, et ces mots doivent limiter ma parole comme ils ont limité ma pensée.

Dans cette pensée un *statu quo* laissant subsister tous ces périls était funeste aux intérêts et à la sécurité même de la France. (*Très-bien !*)

Comment l'honorable M. Barrot interprète-t-il tout cela ? Il dit que c'est là une pensée aventureuse, antipatriotique, immorale. C'est à ce dernier mot surtout, je l'avoue, que j'ai été sensible ; je devais l'être, surtout quand ce mot était prononcé par un orateur au caractère de qui personne ne rend plus de justice que moi, dont je ne partage pas toujours les opinions sans doute, mais qui s'est montré en toute circonstance le digne organe de la moralité du parti qu'il exprime.

Cette pensée est immorale, Messieurs ! et en quoi donc la pensée de prémunir son pays contre des éventualités menaçantes a-t-elle jamais mérité cette épithète ? En écoutant le préopinant parler de la moralité du *statu quo* à l'égard de la Turquie, je n'ai pu, je l'avoue, m'empêcher

de me rappeler à la mémoire ce mot sublime d'un de nos grands écrivains. Pascal disait : « Vérité qu'une montagne ou qu'un fleuve borne ! vérité au delà des Pyrénées, erreur en deçà ! » Eh bien ! ce que Pascal disait de la vérité, je me le disais tout bas en moi-même de la prétendue moralité de l'Europe envers la Turquie depuis vingt-cinq ans.

Où s'arrête, où commence votre moralité prétendue ? Qui respecte, qui doit garder les frontières de tous les empires ? Est-ce à la Crimée ? est-ce à Varna ? est-ce à Andrinople ? est-ce à Navarin, où vous anéantissez sa marine ? est-ce à Kutaya enfin, où vous ratifiez avec la plume de votre diplomatie les limites écrites sur le sol par le sabre d'un esclave révolté ? Tout cela, la France et l'Europe l'ont trouvé moral contre la Turquie ; et quand elles ont eu déchiré la Valachie, la Moldavie, la Serbie, la Grèce, l'Égypte et la Syrie de l'empire, alors elles s'aperçoivent tardivement de leur faute, et, comme l'honorable M. Guizot, elles s'écrient : Ce sont des pierres tombées d'elles-mêmes. Elles sont tombées, il est vrai, dans la main de la Russie. Mais c'est assez d'immoralité comme cela. Arrêtons-nous, et proclamons l'inviolabilité de ces ruines. (*Très-bien !*) Messieurs, voilà le côté moral de la question, vous l'appréciez.

Mais nous, mais moi, ai-je jamais dit à cette tribune : Poussez aux catastrophes, faites crouler des pierres de plus de ce monument qui s'écroule ? Non, jamais ; j'ai dit : Ne poussez pas aux catastrophes, mais ne les craignez pas ; et si jamais, indépendamment de vous, sans complicité de votre part, l'empire de Constantinople tombe en lambeaux et ouvre sa succession en Asie et en Europe, soyez prêts, ayez des positions, ayez des alliances, et emparez-vous d'avance d'un rôle dans ce grand drame de l'Orient renouvelé.

Mais cela est-il coupable ? cela est-il téméraire ? La témérité, au contraire, n'est-ce pas le *statu quo* ? n'est-ce pas de rester les bras croisés à attendre que le hasard seul dé-

cide, quand, par la position de la Russie et par la position de l'Angleterre, vous avez la certitude que tous les hasards seront contre vous?

Et, dans ce cas, y aurait-il donc si grande audace à nous de prendre notre part d'influence et de position territoriales en Orient?

Mais j'irai plus loin, et je dirai à l'honorable préopinant : N'y a-t-il pas un sentiment au-dessus du patriotisme lui-même, le sentiment du développement de l'humanité? Eh bien! faudrait-il donc pleurer des larmes de sang si cette hypothèse se réalisait plus ou moins prochainement? Répondez, serait-ce là au fond une si déplorable calamité pour l'espèce humaine? Osez-vous le dire?

Vous, Monsieur, qui ne croyez pas au droit divin des rois, croyez-vous donc au droit divin de la barbarie? (*Sentations marquées.*)

Croyez-vous donc au droit divin de l'esclavage, de la polygamie, de l'abrutissement d'une partie des races humaines?

Eh bien! quelles que soient les vertus individuelles que je me plais à reconnaître et à proclamer dans la vieille race ottomane, n'y a-t-il pas un peu de tout cela dans sa domination sur l'Asie?

Messieurs, je ne veux pas prolonger davantage ce débat terminé. Tous les systèmes que je combats, même celui du préopinant, se résument à son insu dans le *statu quo*. Oui, l'honorable orateur, dans un sentiment que je ne puis m'empêcher d'honorer, car il ressemble à du patriotisme... (*Murmures.*)

Messieurs, ne vous y trompez pas, ces paroles sont loin de vouloir inculper le patriotisme du préopinant.

M. ODILON BARROT. J'accepte volontiers l'expression de l'orateur, dans l'acception qu'il lui donne.

M. DE LAMARTINE. Mon expression est impropre, je le reconnais. Quand j'ai dit un sentiment qui ressemble à du patriotisme, j'ai voulu faire allusion aux choses et non à

l'homme. Il sait trop combien je l'honore pour ne l'avoir pas ainsi compris lui-même. (*Très-bien!*)

M. Odilon Barrot avait dit : Si la Russie veut affecter le monopole du Bosphore, appelons-en immédiatement aux armes, et faisons seuls la guerre pour la question du Bosphore à la Russie. Messieurs, selon moi, cela serait un bien faux et bien aveugle patriotisme. L'honorable membre ne me trouvera jamais en arrière de lui toutes les fois qu'il s'agira d'un intérêt du pays, assez vaste, assez légitime pour motiver la guerre, et quand l'action sera en rapport avec les sacrifices. Mais que la France déclare la guerre à la Russie, seule, et pour la question du libre passage dans la mer Noire, jamais je ne le conseillerai. (*Murmures.*)

Eh! Messieurs, vous êtes-vous jamais rendu compte de ce que c'est que la guerre pour la France, et de ce que c'est que la guerre pour l'Angleterre dans une question maritime? Avez-vous envisagé les différences? La guerre de l'Angleterre avec la Russie, qu'est-ce que c'est au fond pour la puissance britannique? Quelques rencontres de flottes à force supérieure, quelques blocus dans la Méditerranée, quelques monopoles commerciaux de plus saisis par l'Angleterre sur les mers : voilà tout. Mais pour la France, puissance continentale, la guerre avec la Russie, c'est le poids d'un empire de soixante millions d'hommes, c'est le poids de l'Europe à supporter! Cela se compare-t-il! (*Non! non! Mouvements divers.*)

Non, Messieurs, ce n'est pas de la politique, c'est de l'amour-propre national. Il faut qu'il anime et non qu'il égare nos conseils.

La politique ici, c'est une alliance, c'est l'alliance avec l'Autriche qui ne peut vous faire défaut. Quoi qu'on vous dise des antipathies de principe, le monde sent, comme M. Berryer, que les sympathies naturelles l'emportent et prévalent sur les questions de partis! L'Autriche, en Orient, a des intérêts identiques avec les vôtres; que dis-je? elle a

plus que vous à prendre ses précautions contre le démembrement de la Turquie, et ce n'est pas seulement, comme le dit M. Barrot, pour la question secondaire de la libre navigation du Danube, c'est pour la liberté de la navigation dans l'Adriatique, et surtout pour cent cinquante lieues de frontières nouvelles, où la disparition de la Turquie la découvrirait devant la Russie ! Les mêmes intérêts vous assurent la même action. Appuyez-vous là, et vous serez inébranlables (*Très-bien !*), et vous prendrez dès aujourd'hui, ou dans un congrès ou dans une action commune, une position qui dominera la négociation ou l'action. C'est dans ce sens que je vous ai parlé hier d'Ancône, car Ancône, dans ma pensée, n'était qu'une grande image.

Messieurs, je sais qu'on appelle tout cela des chimères et des rêves de mon imagination. Je laisse dire : l'imagination est l'œil d'une raison saine, qui porte seulement sa prévision plus loin : voulez-vous que je vous dise, en terminant, où sont les rêves, où sont les illusions, où sont les chimères ?

Messieurs, le rêve, c'est d'imaginer qu'un simple protocole de la France arrêterait, au jour fatal, l'envahissement de la Russie dans le Bosphore, où elle peut être en deux fois vingt-quatre heures. Le rêve, c'est d'imaginer que l'empire ottoman d'aujourd'hui pourra supporter le poids des soixante millions d'hommes de la Russie pendant longtemps ; le rêve, c'est d'imaginer, comme M. Guizot, que l'Arabie va constituer un empire dont la tête sera en Égypte ; le rêve, c'est de croire que des populations chrétiennes disséminées et faibles vont se constituer dans l'Orient en fédération solide et puissante contre la Russie. Et le réveil, Messieurs ! voulez-vous que je vous le dise ? (*Écoutez !*)

Le réveil ? C'est la Russie à Constantinople et saisissant toute la Perse et toute l'Asie Mineure. C'est l'Angleterre possédant à jamais la Méditerranée par l'Égypte. C'est enfin ces populations chrétiennes d'Asie que vous prétendez ressusciter et qui ne peuvent ressusciter qu'à votre ombre,

se déchirant elles-mêmes en guerres intestines et foulées sous les pieds de nouveaux tyrans.

Oui, voilà le réveil, Messieurs ! et je ne veux pas être de ceux qui le préparent en endormant le pays dans le *statu quo* ! (*Très-bien ! très-bien ! A demain ! à demain !*)